

René Lew,
IME Ambroise-Croizat,
le 25 février 2014,
à propos de C.*

Sur les transitions

Ce mardi il a été question des difficultés de *passage* et de *transition* de C.*, ce qui la fait osciller de l'inertie à l'excitation, à la fois agressive, défensive et dépressive. Cette notation justifiée demande à être encore précisée, afin qu'on ne prenne pas l'évidence de la situation pour le facteur opératoire, plus insidieux et masqué en ce qu'il tient à une parole qui n'aboutit pas ou, dit autrement, qui ne s'exprime pas, et qui de là ne produit rien. On ne peut en effet comprendre de façon simplement empirique la clinique de l'enfant et de l'adolescent à l'IME : il faut lui adjoindre une théorie à la fois explicative et au total plutôt accessible.

Je rappelle que la parole est comme telle, en tant que *dire*, productrice d'un *dit*, c'est-à-dire qu'en tant qu'énonciative elle produit des énoncés. Mais surtout elle est une fonction d'échange : entre locuteurs, mais aussi au sein de la structure qui lie chacun d'eux aux autres en *passant* ainsi ce qu'est l'énonciation, *transitoire* dans l'instant de son opération, à des énoncés autrement durables et répétables, transmissibles, inscriptibles... Je considère que le temps de l'énonciation — qui est un temps d'échange — se développe alors selon une prise en compte spatiale du temps (devenant chronique) qui peut l'éterniser en fixant l'énonciation en ses énoncés au détriment de sa fluidité inaugurale et lapidaire dans son émergence.

Une telle fixation a deux conséquences : d'une part, l'inertie qui lui correspond et, d'autre part, le mouvement de lutte contre elle qui donne aux tentatives de briser cette inertie le caractère impétueux que prend toute excitation.

Il apparaît ainsi que C.* s'énerve régulièrement à chaque espèce de transition passant d'une activité à l'autre, d'être calme à être active, d'un lieu à l'autre, d'une situation à l'autre (par exemple, des vacances à la reprise de l'IME), d'une situation en famille à une situation hors de la famille. La question est de comprendre plus avant ce problème des passages et leur symptomatologie.

Ce ne semble pas être en soi une question de transit¹, mais c'est bien le sens à accorder à chaque passage qui compte plutôt que la matérialité du changement. Je préciserai dans un second temps en quoi un changement est fonctionnel et plus précisément en quoi c'est une fonction signifiante à l'œuvre, marquée — depuis la récursivité qui définit toute signifiante, j'y reviens tout de suite — par l'imprédictivité qui l'objectalise prédictivement.

Parler de changement renvoie à plusieurs concepts associés en lien avec l'échange. C'est d'abord ce qu'on traduit trop facilement par « réciprocity » quand c'est d'*interaction* qu'il s'agit avec le concept de *Wechselwirkung* (chez E. Kant par exemple, et près de nous dans J. Starobinski, *Action et réaction*, Paris, Seuil, 1999.). Littéralement je traduirai *Wechselwirkung* par « poussée (*Wirkung*) au changement (*Wechsel*) ». C'est une action de changement ou, vice-versa, le résultat encore actif d'un changement. Avec Marx j'opposerai semblablement la valeur d'échange à la valeur d'usage, sachant que la seconde spécifie la première comme valeur en la transformant de l'échange à l'usage. Plus exactement la valeur

¹ Je développerai à une autre occasion cette question des trajets et leur lien objectal à la métonymie qui fonde pour une part le signifiant.

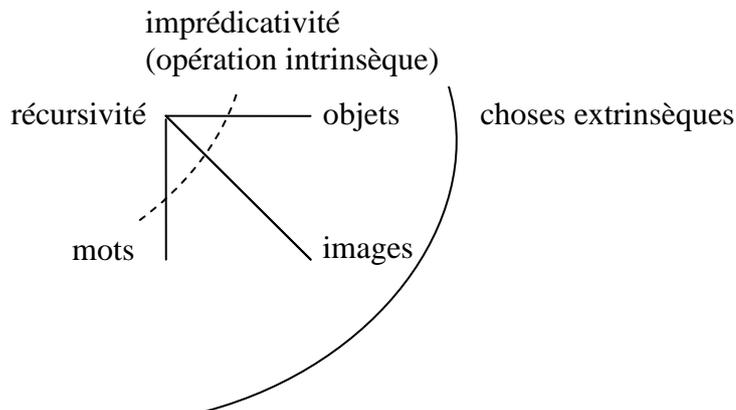
d'usage rend accessible la valeur d'échange sans pour autant la fixer en son image ou en un objet. Car à la fois

— on ne peut pas dire que $VE = VU$
 et — on ne peut pas dire que $VE \neq VU$,
 soit (en une logique du ni... ni...)

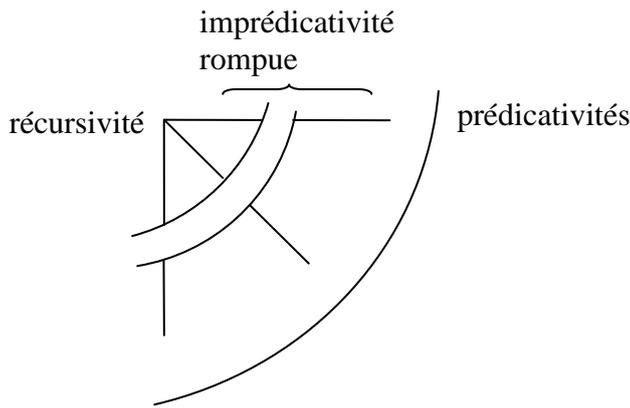
$$\left\{ \begin{array}{l} \text{ni } VE = VU, \\ \text{ni } VE \neq VU. \end{array} \right.$$

De plus — comme je l'envisageai dans mon papier précédent — la fonction de l'échange spécifie pour moi ce qu'il en est de la parole, à la base de ce qu'on appelle « parler » et même, pour cette raison de l'échange, déjà en dehors de toute verbalisation.

Qui plus est, j'appelle « récursive » une fonction qui n'est pas définie extrinsèquement, mais qui s'établit intrinsèquement depuis sa propre mise en jeu (du genre : c'est en forgeant qu'on devient forgeron, ce n'est pas déterminé à l'avance et de l'extérieur, selon des capacités innées dont le sujet serait doté). Si je pointe cette récursivité comme telle, alors j'appelle plus exactement « imprédictivité » son *passage* à l'extérieur, en ce que ce passage n'est pas non plus déterminé (prédictivement, c'est-à-dire par une définition extrinsèque émanant de cet extérieur qui paraîtrait dès lors déjà construit, voire déjà existant). Par contre ce que détermine imprédictivement la récursivité, c'est bien la prédictivité (cette définition cette fois simplement extrinsèque, si on la considère pouvoir tenir en elle-même, est effectivement une affaire de prédicats préétablis, en attente d'être mis en usage), une prédictivité qui correspond à la définition standard des choses, c'est-à-dire des objets, des images, des mots — toute chose saisissable extrinsèquement à partir d'une définition donnée de l'extérieur et telle que l'attribut et l'attribution antécèdent l'existence.

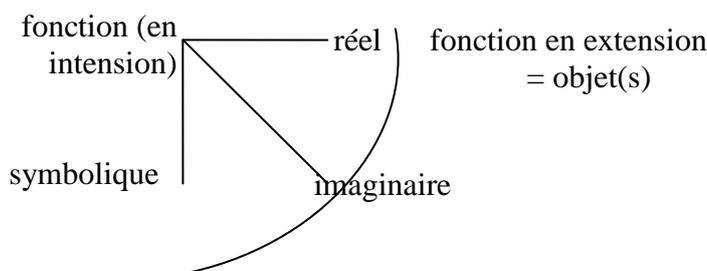


Le malaise qui fait symptôme pour C.* tient au barrage psychotisant (car forclusif) qui coupe les extensions prédictives (correspondant à la fonctionnalité signifiante) de ce qu'est celle-ci comme intensionnelle et discordancielle.

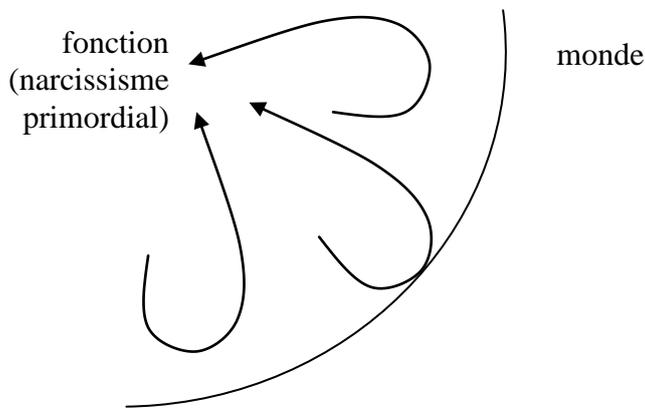


Et si je parle de psychose, c'est uniquement, dans mon idée, pour évoquer une position qui, même si elle est fixée extensionnellement, ne l'est qu'un temps et surtout chez un jeune en remaniements psychiques, tels que cette position reste labile et en rien fixée dans le temps.

Je m'explique là-dessus. Chacun d'entre nous est à mon avis structuré selon un agencement fonctionnel, spécifié par des rapports entre les fonctions en œuvre (c'est donc au second degré un jeu de fonctions de fonctions). Une fonction (par exemple spécifiable en grammaire par un verbe) n'est pas saisissable. (Il suffit de faire l'expérience de tenter de définir un verbe — on passe ainsi de verbe en verbe ou l'on change de registre et l'on finit par définir sa substantivation. On est donc bien passé d'une fonction à un objet comme l'indique le substantif.) Pour saisir une fonction il faut donc la traduire (la transcrire, la transformer...) en objet, lui accessible (je dis « objet » au sens large, soit les objets au sens propre, les images, les mots, que j'ai déjà évoqués). Or un objet (comme centre d'intérêt d'un sujet) est (pour focaliser cet intérêt) le transformé d'une fonction (celle qui se manifeste sous l'intérêt du sujet pour cet objet). Un objet est en ce sens le représentant d'une fonction (par voie de « représentation », *Vertretung*, selon G. Frege, logicien de la fin du XIXème siècle et du début du XXème siècle — en quelque sorte, c'est le fondateur de la logique moderne). On dit que la fonction est alors donnée en extension, quand en dehors de cette transformation elle prévaut en « intension » (avec un *s* — mais cela donne l'intention psychologique, l'intentionnalité philosophique...), et dans la *Logique* de Port-Royal on dit « en compréhension » (cela signifie qu'elle se comprend par elle-même, qu'on l'appréhende comme telle, c'est-à-dire uniquement en principe et non dans une action effective — autrement dit cela signifie qu'elle se soutient récursivement), mais ce terme de « compréhension » introduit là encore une confusion psychologique. Je pense même que la fonction en intension passe au registre extensionnel selon trois modalités (déjà envisagées comme celle de l'objet au sens standard, de l'image, du mot) qui définissent l'objet comme réel, imaginaire ou symbolique.

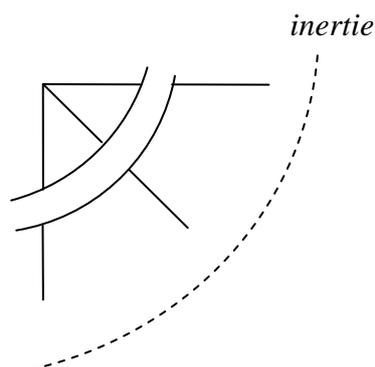


Cette transformation est à la fois dialectique et réversible (plus que réversible : elle met en continuité des termes distincts) : la fonction permet de construire un monde d'objets et elle n'est suscitée que par le mouvement inverse qu'est la déconstruction de ce monde.

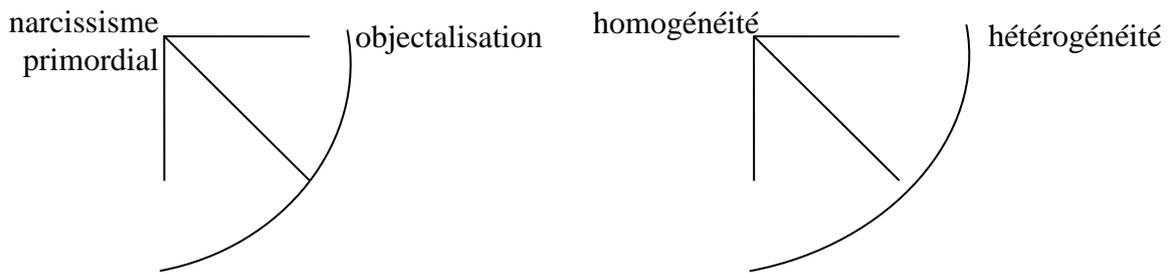


C'est la fonction comme telle (en intension) qui met en correspondance son opération (encore proprement intensionnelle) et ses objets (extensionnels et donc fonctionnels). En face du monde, mais non sans lien, je situe donc, toujours de façon fonctionnelle, le narcissisme fondamental du sujet (qui fait qu'on est humain et que personne, même dans un délire, ne se prend ni pour un animal ni pour une chose, même si l'on y est communément « l'objet » des menées des autres ou de l'Autre). Précisons : la fonction en intension, c'est l'énonciation attenante à la parole.

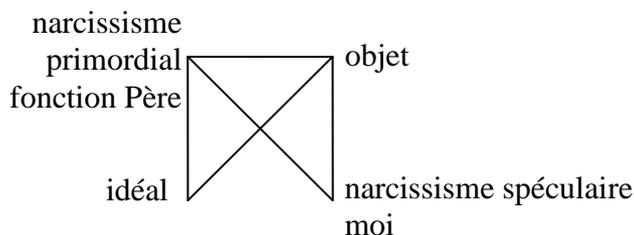
Le fait que C.* passe de façon rapidement alternée de périodes d'inertie à des périodes d'agitation spécifie ce maintien au niveau extensionnel qui indique sa position pour l'heure psychosée. En effet, l'on peut définir la psychose par un tel clivage qui fait barrage (selon Bleuler pour la schizophrénie), lequel a pour conséquences une sidération (inertie, inhibition, pétrification...) au niveau extensionnel des choses qui, proprement, ne *fonctionnent* plus, car elles sont alors détachées de cette fonction (en intension).



Cette inertie va de pair avec un éparpillement des objets (qui sont initialement, je le rappelle, des objets d'intérêt), car ils ne sont plus homogénéisés quant à leur participation au monde par le fonctionnement subjectif « centré » sur le narcissisme primordial comme fonctionnel.



Pour éviter un tel dysfonctionnement il faut déjà rappeler que la fonction en intension se transcrit en fonction en extensions (réelles, imaginaires, symboliques) par la voie de l'imprédictivité qui correspond à la *Vertretung* de Frege. En l'absence d'une telle opération imprédictive, le sujet est proprement aliéné, car il est alors coupé de son narcissisme fondamental (primordial).



Cette aliénation se manifeste par le négativisme psychotique, soit l'opposition que marque C.* dans ces moments de déroute qui la submergent. Sortir de cette aliénation, pour ressusciter une existence fonctionnelle, opératoire sur le monde, implique en principe d'assurer cette imprédictivité par la parole et l'échange.

Le problème de départ est que cette dialectique
 (négativité → (positivité → dépassement)),
 soit : (annulation → (conservation → dépassement)),
 concernant la fonction
 (fonction en intension → (fonction en intension → fonction en extension)),
 qui se développe en
 (nomination → (opération → saisie)),
 suivant son fondement récursif :

(récursivité → (imprédictivité → prédictivités)),

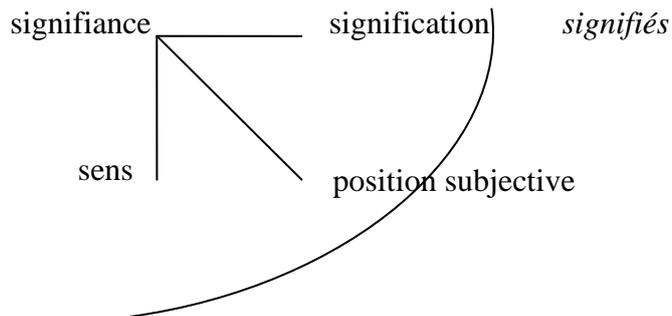
est rompue en pratique au profit des extensions prédictives et forclusives, et que le passage d'intension à extensions ne se fait plus. Plus exactement ce passage ne fonctionne plus, mais reste marqué comme praticable, en étant saisissable et objectivable : ce passage s'objective en se coupant de la fonction comme telle (en intension), en elle-même insaisissable. Il vaut comme fisé, en attente de remise en mouvement, à partir de ce que sont ces objets à déconstruire pour revenir à leur fonction qui les a construits.

Sur le mode de la négation en français (*ne... pas...*), il nous faut distinguer ce qui est discordance (*ne...*) et ce qui est forclusion (*pas...*). La position psychosée rompt la dialectique intension / extension qui est tout autant une dialectique discordance / forclusion, en donnant la part belle à la forclusion au détriment de la discordance. (C'est en quoi cela n'a rien de radical.)

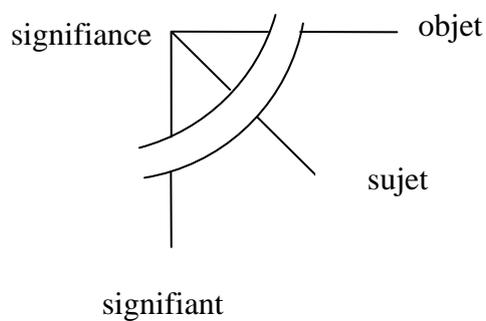
Pour en sortir, il s'agit, sans méconnaître l'incidence de la forclusion, de justement s'appuyer sur elle pour refonder le discordancier en ce qu'il soutient un sujet de l'énonciation qui s'établit en intension pour se déployer à nouveau en extensions cette fois dialectisées par ce qu'il est en tant que sujet de la parole.

*

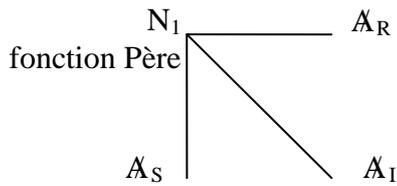
C'est là une question signifiante, telle que le sujet en est entièrement déporté sur le seul versant extensionnel des signifiés objectivables



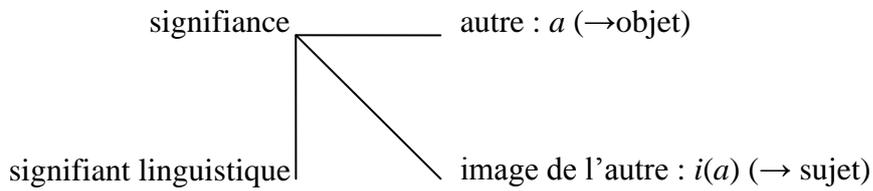
à l'encontre de la signifiante et des effets signifiants de celle-ci. Ces effets sont le signifiant linguistique, le sujet du moi, l'objet standard.



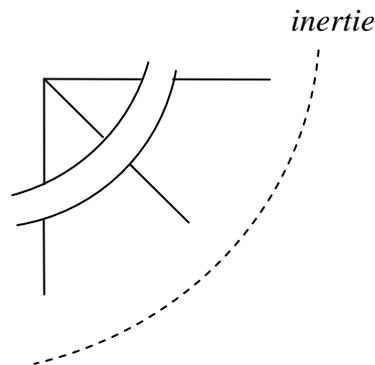
La signifiante est communément portée par la parole comme rapport d'échange, alors que la forclusion intercepte cet échange et le rompt. Mais dans un tel rapport pathologique à l'Autre,



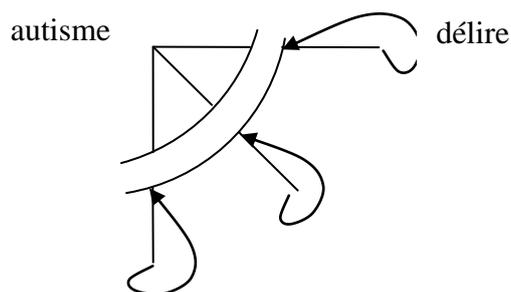
cela donne une altérité toute objectivée dans son montage, fixée, hors mobilisation signifiante possible. Seule est possible une prise en compte subjective de cette mobilisation comme réalisée dans la réalité immédiate. De là l'agitation de C.* au quotidien.



Cela aboutit, je le rappelle, à une inertie qui définit proprement la psychose.



Cependant les tentatives de remise en circulation des choses et du sujet restent possibles qui conduisent possiblement à un délire.



L'autisme spécifie l'absence d'intérêt pour le monde, et plus avant l'absence de construction du monde ; en ignorant le monde le sujet n'a plus affaire qu'à une absence de monde. À l'opposé la psychose fait valoir le monde contre le narcissisme.

Le délire est quant à lui une tentative de sortie de cette situation (Freud en parlait comme d'une tentative de guérison) qui cherche à briser le barrage psychotisant pour réinstaurer une dialectique correcte entre extensions et intension et donc entre prédictivités et récursivité ; mais c'est une imprédictivité à rebours qui s'appuie sur ce que le sujet a sous la main, dans cette position psychosée, c'est-à-dire sur les objets et non sur la fonction. Le sujet les agite donc pour les mobiliser à nouveau. Et c'est cette position inadéquate qui donne le caractère particulier d'un délire.

Mais comme un enfant (jusqu'à l'adolescence — c'est donc à voir en ce qui concerne C.*) ne délire pas², nous n'avons affaire qu'à des équivalents *agités* de délire, dont l'incohérence protéiforme, l'absence de fondement, l'aspect paranoïde (à distinguer de la paranoïa) et diffluent, l'extensivité et l'expansion des « choses » que le sujet manie, c'est-à-dire leur mobilité, sont ici une façon de faire *comme si* la fonctionnalité de l'ensemble était déjà (ré)acquise, avec conjointement une mise en acte de la négation (essentiellement le forclusif), à base d'oppositions, de refus explicites ou non et de renversements de positions persistant quand même dans leur extensionnalité dans l'alternance rapide d'une position changeant constamment d'un versant à l'autre des « choix » objectaux du sujet (« je veux aller avec N. » — puis : « je veux aller avec S. » : ce qu'il faut en retenir, c'est que, N. ou S., ces « objets » servent d'appui à un « je veux aller » qui indique le changement possible, « aller », dans le sens du narcissisme, « je veux »).

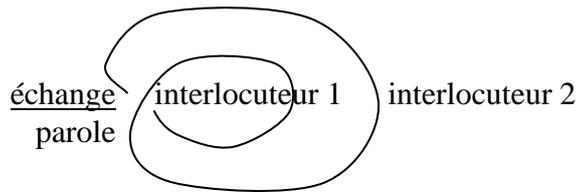
*

Voyons maintenant comment aider C.* à s'en sortir.

Le développement conséquent de la parole spécifie le jeu transférentiel entre interlocuteurs. À l'IME il correspond, pour le moins, à deux niveaux distincts.

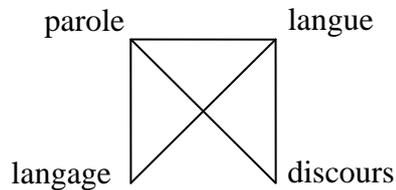
(1) Les liens privilégiés dans l'échange entre deux (discussion à deux, psychothérapie, enseignement duel, mode éducatif singularisé et « rééducations » diverses...), je n'en parle pas plus avant ici, mais ils sont fondamentaux, et chacun a loisir d'expérimenter cette action, si l'intérêt qu'elle présente n'est pas déjà acquis et mis en pratique. Bien sûr la perversion propre à la position psychosée fait en sorte de rompre cette continuité transférentielle des échanges et de la parole.

² R.L. « Pourquoi un enfant ne délire pas », CMPP d'Ivry, 2003.



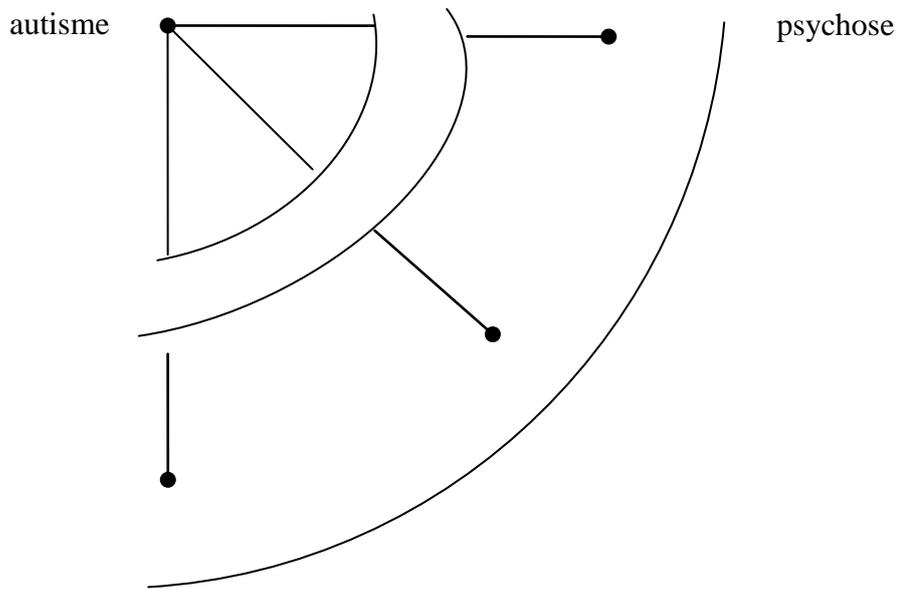
C'est le cas de C.* qui cherche à briser tout contact bien établi, tout en cherchant continûment à le rétablir. Ce transfert est donc un passage, un échange et la parole est là incontournable ; tous les niveaux de sa mise en jeu doivent donc être éprouvés comme nécessaires.

(2) Plus diffus est ce mode transférentiel qui dépasse l'interlocution et qui concerne les groupes de jeunes ou d'adultes, autrement dit moins des effets de parole que de discours, voire de discours d'ensemble.

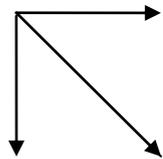


Un tel discours peut ainsi symptomatiser un jeune, il peut aussi être réorienté pour faire céder ce symptôme. Alors l'institution comme telle est au premier plan et doit s'interroger sur l'effet parfois négatif qu'elle peut exercer sur quelqu'un (jeune ou adulte). À l'extrême, l'institution peut elle-même psychoser — surtout si l'on admet qu'une position psychosée peut être une voie de sortie d'un « choix » autistique.³

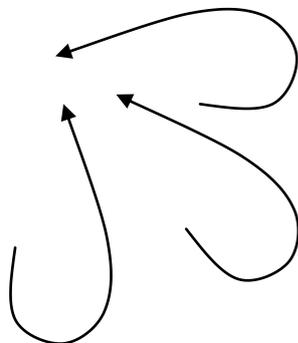
³ Je considère par ailleurs que la psychiatrie opère en symétrie (spécularisée) avec la psychose. C'est dire que la psychiatrie opère selon les principes renversés de la psychose.



D'ailleurs on a d'abord parlé de l'autisme dans la schizophrénie.
 Il ne suffit pas que l'imprédictivité de l'échange soit constructive,



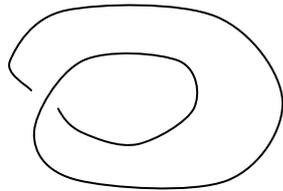
il faut encore qu'une déconstruction des objets prédictifs se dialectise avec cette construction.



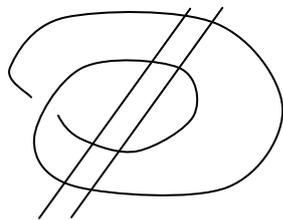
Je reprends à partir de là la question posée concernant le comportement de C.* : comment rétablir un contact rompu en passant outre le barrage psychotisant, et en rétablissant la dialectique fonctionnelle par la parole ?

(1°) Cela nécessite de toujours parler, et de considérer qu'on est toujours seul à le faire : en effet « l'institution n'est pas le lieu de la parole » (P. Legendre). On n'échange que dans l'isolation, mais les identifications transversales viennent y contredire au sein des groupes.

Dans le schéma mœbien que j'utilise :



chacun des interlocuteurs prend la parole (unique, voir Benveniste) à tour de rôle — chacun est interchangeable comme étant un tenant de la parole, mais parle individuellement. Pour autant il ne s'agit pas comme thérapeute de parler à la place du patient ni le patient tenir le discours (éventuellement pluriel) du thérapeute. La réversion entre ces deux n'implique pas de tenir chacun le discours de l'autre, mais pour le thérapeute de faire circuler l'échange en se servant du propos du patient pour l'asseoir dans une réversion sans cela brisée,



où chacun reste dans sa tour d'ivoire et ce ne peut être alors que la guerre d'un donjon à l'autre.

(2°) Cela veut dire mettre au rancart dans l'acte thérapeutique le discours institutionnel (j'insiste : distinct de la parole) — qu'il soit conscient et tenu explicitement, ou même implicite — qui symptomatise un jeune et l'inscrit dans un comportement qui le dépasse, et dépasse l'institution, en lui faisant prendre une position inassimilable, tant par l'intéressé lui-même que par autrui, de quasi délire (ainsi le « délire des actes » des garçons agressifs de l'IME ; j'y reviendrai dans le tout prochain papier à propos de F.*).

(3°) Mais le discours institutionnel — cette fois bien établi sur une théorisation donnant l'orientation du travail selon un axe de compréhension des choses et un axe d'action à la fois singulière et collective sur le groupe des enfants et chaque jeune en particulier — présente l'avantage d'étayer les positions subjectives de chacun comme « être vivant », c'est-à-dire lui-même sujet et non pas le jouet du rôle qu'il est censé tenir. Ici cette jonction est plus fine et mérite d'être elle-même élucidée dans un prochain papier. Mais disons dès maintenant

que ce que j'appelle discours institutionnel « bien fondé » est un discours qui autorise et ouvre sur la position singulière de chacun dans la parole.

P.J. : R.L., « Pourquoi un enfant ne délire pas », CMPP d'Ivry-sur-Seine, 2003.